

Des Rails

*La revue de
l'imaginaire ferroviaire*

Numéro spécial de Noël

12/2009

Sommaire

Paul-Georges Leroux – <i>Les Rails</i>	page 2
Diane Descôteaux – <i>Gare aux adieux</i>	page 3
Alain Birouste – <i>T.G.V.</i>	page 4
Françoise Coulmin – <i>Des trains nommés désirs</i>	page 6
Nora Atalla – <i>Destinations</i>	page 8

Portfolio : Les Trains de Serge Martin

Claudine Bertrand – <i>TGV</i>	page 17
Thierry Jandrok – <i>Transports</i>	page 19
Elodie Gontier – <i>Point (.) d'arrêt</i>	page 20
Charles Dickens – <i>À Thomas Mitton</i>	page 22
<i>À suivre...</i>	page 24

Des Rails, la revue de l'imaginaire ferroviaire

ISSN : 1776-0801

Numéro #8 : Numéro spécial de Noël

10 décembre 2009

<http://desrails.free.fr>

Fondatrice : Suzanne Vanweddigen (svanweddigen@gmail.com)

Coordinatrice poésie : Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com)

Couverture & photographies intérieures : Serge Martin

Contributeurs : Nora Atalla, Claudine Bertrand, Alain Birouste, Françoise Coulmin, Diane Descôteaux, Elodie Gontier, Thierry Jandrok, Paul-Georges Leroux, Serge Martin, Suzanne Vanweddigen.

Dans le respect des droits de la propriété intellectuelle, la reproduction totale ou partielle est interdite sans le consentement des auteurs et éditeurs de la revue.

Les Rails

Paul-Georges Leroux

*- Blaise, sommes-nous loin de Montmartre ?
La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France
Blaise Cendrars*

Confrontée aux terreurs ultimes du langage, elle veille et veille encore.
Sa lecture s'est arrêtée à cette page.
Depuis des jours, elle ne peut ni la relire, ni ranger la lettre.
Elle se sent trop vieille.
Jeune et blonde, puis vieille et grise.
Elle change de place, puis change de train, toujours la même lettre à la main.
Une vie d'accalmie traversée d'appétences mystiques.
Un câble tendu qui quelque part se rompt en catastrophe.
La voix des gens autour d'elle lui semble la voix d'enfants affairés à jouer avec sérieux.
- Si seulement, si seulement !
Mais elle n'y peut rien et les mots se referment sur eux-mêmes.
Une voix douce et claire articule les destinations,
Le train avance péniblement, puis accélère jusqu'à une stabilité saccadée.
Son rythme est celui des oraisons funèbres et du ventre maternel.
Il se poursuit au fond des yeux bleus du visage centenaire, cuir pâle et ridé.
- Ici vous êtes assise dos au trajet, là vous y ferez face
- Vous le croyez vraiment, ça m'est complètement égal, je n'observe que les rails.
Comme tous, nuit après nuit, elle a veillé, dormi, rêvé.
Comme tous elle devrait bientôt s'éveiller.

Gare aux adieux

Diane Descôteaux

le chuintement convulsif
des roues d'acier sur le rail
rythme ma chair qui voyage
aux confins du rêve
à bord d'un tramway nommé Désir
tel un tango langoureux

le roulis monotone
de ce long convoi
arrivant de nulle part
à fine épouvante
me plonge dans une profonde
mélancolie
où mon esprit déraile
à court de vous
comme un enfant qu'on laisse
sur le bout du quai
anéantie à l'idée
de ne plus se revoir

l'âme au bord du gouffre
et prise de vertige
alors que le train tangué
et s'ébranle
dans un rugissement mécanique
dont l'écho macabre
déchire la nuit
je sens la fin toute proche
l'Orient-Express s'en va...

je pars et tu restes -
pour ne pas souffrir vaut mieux
que tu me détestes

T.G.V.

Alain Birouste

Ce jour d'été, TGV s'est traduit par Très Grand Voyage. La vitesse importait peu. Nous étions tous les deux. Le temps nous accompagnait. Dans les voitures du train, beaucoup de monde était installé. Ça bougeait, mangeait, parlait, téléphonait...il nous fallait échapper à ce lieu. Trois pas plus loin, nous avons découvert un espace quasiment vide. La climatisation était en panne.

Nous rêvions, installés dans notre cocon. Le soleil montait, la chaleur l'accompagnait. Tu as tendu ta jupe, desserré tes genoux...

Difficile, pour moi, de ne pas céder à la tentation de tes belles jambes. Le regard a donc glissé du paysage extérieur à l'intérieur proche. La main a souligné ce déplacement. D'immobile à timide, elle est vite devenue demandeuse avant d'entrer en conversation soutenue.

Lieu public. Nous préservons un « air de rien » lors des allers et venues des voyageurs. Mais, le risque incite au débordement interdit et notre « duo côte à côte » se resserre dangereusement.

Sans se poser autant de problèmes, ma main est parvenue à hauteur du slip. Elle masse, caresse, chatouille délicatement le tissu. De brefs appuis ponctuent une danse de fines virgules circulaires. Un doigt s'infiltré sous l'anneau élastique, tâtonne un peu avant d'être suivi d'un autre qui s'aventure dans « l'intime caverne ».

La chaleur empourpre mes joues, irradie mon visage. Je sens briller mes yeux dans un picotement d'excitation. Le souffle serré marque quelques absences. De légers soubresauts incontrôlés balisent nos élans.

Interrogatifs, quelques coups d'œil voisins viennent s'échouer sur notre masse mouvante. De petits cris étouffés apportent confirmation du délire qui se joue là. Intéressé, un homme d'affaire étire sa tête. Il voudrait partager l'audace.

Les doigts dansent, n'y tiennent plus, le string bleu vif, si léger, échappe en mousseline de vertige. Il négocie au mieux le passage des genoux, ce qui, dans ces circonstances, approche de l'exploit sportif. Soupir. Retour à l'actualité et ses contraintes sociales.

A ce stade, la situation devient critique d'autant que le contrôleur fait irruption dans la salle et se dirige vers nos suffocations respectives. Galant, il nous invite à passer dans une voiture équipée de climatisation. Nous repoussons son offre, arguant de notre tranquillité en ce lieu.

Sa non insistance trouve explication dans la découverte surprise qu'il vient de faire : la jupe serrée est remontée jusqu'à dévoiler quelques ébouriffements de la toison pelvienne. Délicat, l'homme se retire les yeux emplis de satisfactions. Nous nous relançons dans nos ébats sans frontières pour une seconde manche décisive.

Se rhabiller, se remettre de cet épisode, gagner les toilettes. Occupées. Il faut attendre sur la plate forme haute de l'escalier. Deux, trois minutes...c'est parfois long et cet homme en bas qui téléphone avec insistance, les yeux sans cesse en l'air comme si..... jupe courte et, rien d'autre, que... l'offre d'une Très Grande Vision.

Des trains nommés désirs

Françoise Coulmin

Décidé à l'oubli
on s'installe
le rêve au ventre,
l'âme aux aguets,
avide d'étonnements
que chaque étape peut proposer.

S'arrêtant
pour goûter un sourire, ou un pain,
fruits étranges.
On offre un air
et on est malheureux
d'impuissance à comprendre.

On descend pour pleurer
à genoux sur la plage
entre les deux piliers de cette Porte Ouverte
se demandant combien d'enchaînés
ont été avalés par l'abîme
avant embarquement, libérés de l'outrage.

On se laisse embrasser par des discours fétiches,
percevant tout un monde
en espoir de miracles
que la raison bien raisonnable
ne devrait pas imaginer,
effleurant des mystères qu'on ne percera pas.

On trafique – or doré, pacotille et or noir -
pour s'enrichir
au mépris de la sueur et du sang
et construire dans des villes lointaines
de ces palais d'oubli,
marbres, soies, bois précieux.

On se surprend - or du cœur -
à s'élancer
avec ces continents en train de se lever,
- chimères, réalités mêlées -
à chevaucher progrès et tradition
en murmurant une prière d'espoir.

Destinations

Nora Atalla

il m'emporte, le train
sur le ruban de la vie
infini déroulé
il déboîte le train
sur les sentes de l'insomnie
slalomant dans la folie détraqué
sans freins il file
endiablé vers le destin

phares éteints il court
au matin s'écrase
sur des lendemains épars
et repart
hargneux sans un mot
ni aveux ni dieux

traversée au cœur du rien
des longs tunnels
de l'ailleurs
ouvre la voie le noir
des voix le soir se cognent
au chuintement des wagons
de l'humanité

murmure des graffitis
hurlant de silence
la vie dans l'obscurité
perpétuée sur des rails
coude-à-coude épaules
inconnus de la nuit
de station en station
traversée au cœur de l'oubli

banquette des accusés d'exister
sur vinyle chaud
le matin huit heures
direction station
un train à destination
de l'argent
comptant et trébuchant

banquette de solitude
au chœur au rythme
des saisons
invisibilité hanche contre hanche
sous les manteaux engoncés
pleurent des cœurs
muselés sur un ticket
un billet poinçonné
pour l'avenue des éperdus

attention on déboule
ça roule ça déraile
corps de fer
locomotive de passion
qui tousse qui crache
à cheval sur les classes
cols bleu cols blancs
sémaphore détraquée

attention on déboite
toute une rame
qui rame
vers les gares de l'absence
les transits des mal-aimés
convoi de voyageurs
recrachés sur des quais
attention fin du trajet

Portfolio

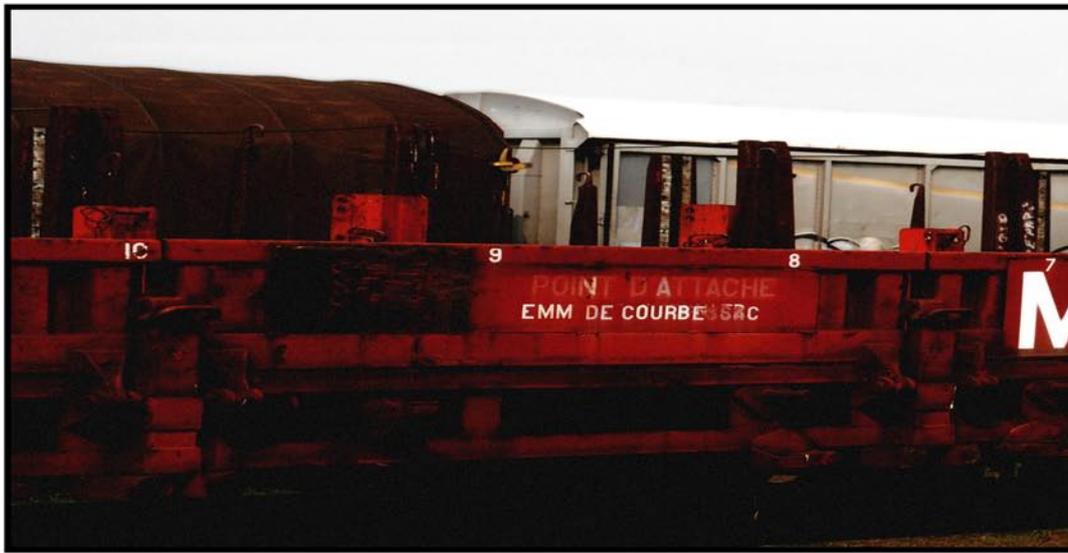
Les Trains de Serge Martin

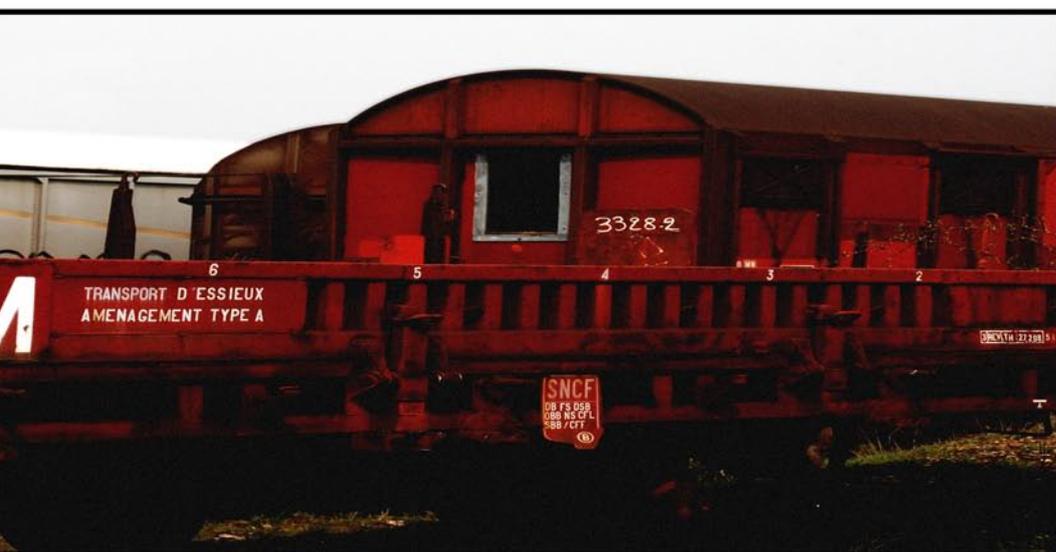












TGV

Claudine Bertrand

Paris-Grenoble à vive allure
je suis plongée dans un livre africain
mélodies et chants mêlés au tam-tam
envoûtent et ensorcellent
le paysage passe du blanc au noir

Une barque d'un autre temps
menée par des enfants
bouge sur le lac Nokoué
près du ciel

Ballade en mémoire
journée fleur noire
le mot offrande flotte
voyage à l'envers
des jours et des nuits
en reprise du réel

Autant de ficelles
de miroirs
que de silhouettes sombres

Les nuages grondent, frappent
blessent toute espérance
étrange orage

Glisse sur les toits
un mot jeté
à la face de l'hiver

Qui se fond
aux matins
qui vont leur chemin

J'essuie l'obscurité des yeux
sous murmures et voyelles
en débâcle

C'est l'univers entier
qui se manifeste
à travers montagne
vent orage océan

Par temps-cafard
la littérature seule audace
qui te maintienne
à la surface

Transports

Thierry Jandrok

Au bords des voies de l'existence
Les caténaires vivent de patience.
Indifférents au passage des trains,
Ils les écoutent siffler sans frein.

Au cœur de cette géométrie à angles droits,
Courent ensemble l'amour et l'effroi.
Les transports brisent le voile de la conscience.
Hors du temps, le voyageur glisse entre deux sens.

Ses pensées se laissent porter par les rails.
Raides ou courbes, ils sont sans failles.
Lignes réelles d'un destin sans offense,
Elles chantent au pèlerin une silencieuse récompense.

Point (.) d'arrêt

Elodie Gontier

Les chemins sont tracés. Trait ligne
De l'attrait.
Amour à l'horizon Eternité
Cloisonnée dans les wagons.
Passionnés sont les amants,
Mais loin est encore la station.

Pause ? Point d'arrêt.
Les mouvements du cœur. Balacent.
Le ronron
Ronronnement
du train
Endort les voyageurs.
Près de la fenêtre,
Les amoureux en eux heureux
Oublient le défilé des paysages.
Le transport des sentiments
Les transmute dans une douce rêverie.
Et la nuit
Tombe
Avant l'arrivée en gare.

Les
virages
se
succèdent,
Le
voyage
paraît
long.

Mal au cœur, l'histoire les excède.
L'homme se dégorde les jambes la femme dans le
compartiment
Se ment.
Le train est à l'heure.
Sur le quai, déjà la fumée
Apparaît au lointain.
Rien
Rien, plus d'opacité
L'amour effiloché.
Silence.
Silence du néant,
Néant des émotions.

A Thomas Mitton

Charles Dickens

Traduction de Suzanne Vanweddigen

Le 9 juin 1865, un accident de chemin de fer à Staplehurst, dans le Kent, fait dix morts et quarante blessés. Charles Dickens, qui voyageait dans ce train, témoigne de l'horreur de cet événement dans une lettre écrite à Mitton quelques jours plus tard.

GAD'S HILL PLACE, / HIGHAM BY ROCHESTER, KENT.

Mardi 13 juin 1865

J'aurais dû vous écrire hier ou avant-hier, si j'avais été capable d'écrire. Je suis un peu secoué, non pas à cause de la chute et de la glissade du wagon dans lequel je me trouvais, mais par l'épreuve suivante : évacuer les mourants et les morts, ce qui fut absolument horrible.

Je me trouvais dans le seul wagon qui ne bascula pas dans le ruisseau. Il resta accroché à quelque ruine du pont et demeura suspendu, se balançant d'une manière improbable. Les deux passagers avec moi étaient deux femmes, l'une âgée, l'autre jeune. Voici ce qui c'est exactement passé, vous pourrez juger par vous-même de la durée précise de l'incertitude.

Soudain, nous avons quitté les rails et nous nous écrasions au sol comme l'aurait fait une montgolfière vidée de la moitié de son air.

La vieille femme s'écria « Mon dieu ! » et la jeune femme se mit à crier. Je les attrapais toutes les deux (la vieille femme était assise en face de moi, et la jeune femme à ma gauche) et dis : « Nous sommes impuissants, mais nous pouvons rester calmes et posés. Je vous prie de ne pas crier. » La vieille femme répondit immédiatement : « Merci. Faites-moi confiance. Sur mon âme, je serai calme. » La jeune femme dit d'un ton éperdu : « Donnons-nous la main et mourons en amis. »

Nous étions alors inclinés à terre dans un coin du wagon et immobiles. Je leur dis ensuite : « Soyez assurées que rien de pire ne peut encore arriver. Nous devons être hors de danger. Resterez-vous ici sans vous émouvoir pendant que je sors par la fenêtre ? » Elles répondirent toutes deux calmement : « oui », et je sortis sans avoir la moindre idée de ce qui c'était passé. Fort heureusement, je sortis très prudemment et je demeurais sur la marche. Regardant en bas, je vis que le pont avait disparu et qu'il ne restait rien en-dessous de moi sinon la ligne du rail. Des gens dans les deux autres compartiments essayaient désespérément de sortir par les fenêtres et ignoraient qu'en dehors d'un ter-

rain marécageux 15 pieds en contrebas, il n'y avait rien d'autre.

Les deux chefs de train (l'un avait une entaille au visage) allaient et venaient au hasard) du côté où le pont s'était effondré (mais pas déchiré). Je les appelai : « Par ici. Arrêtez-vous un instant et regardez par ici. Dites-moi si vous me connaissez. » L'un d'eux répondit : « Bien sûr que nous vous connaissons, monsieur Dickens. » « Alors, » dis-je, « mes amis, pour l'amour de Dieu, donnez-moi votre clé, envoyez l'un de vos ouvriers et je vais vider ce wagon. »

Nous procédâmes presque sans aucun problème, au moyen d'une ou deux planches et lorsque ce fut fait, le reste du train, à l'exception des deux fourgons à bagages dans le ruisseau.

Je retournai à nouveau dans le compartiment pour prendre ma flasque de cognac, échangeai mon chapeau de voyage pour un melon, descendais le briquetage et remplissais d'eau mon chapeau.

Brusquement, je tombai sur un homme titubant, couvert de sang (Je pense qu'il avait dû être éjecté de son wagon) avec une entaille si effroyable au crâne que je ne supportai pas de le regarder. Je versai un peu d'eau sur son visage, lui en donnai à boire, je lui donnai du cognac, le couchai sur l'herbe. Il dit « je suis parti ». Il mourut peu après. Je trébuchai ensuite sur une femme couchée sur le dos contre un petit arbre têtard, du sang ruisselant sur son visage (qui était couleur de plomb), qui provenait d'un nombre distincts de petits courants sur la tête. Je lui demandai si elle pouvait avaler un peu de cognac. Elle acquiesça et je lui en donnai un peu avant de la laisser pour quelqu'un d'autre. Lorsque je repassai près d'elle plus tard, elle était morte.

Puis un homme interrogé hier à l'enquête (qui n'avait apparemment pas le moindre souvenir de ce qui s'était réellement passé) vint vers moi en courant et m'implora de l'aider à retrouver sa femme, qui fut finalement retrouvée morte.

Aucune imagination ne peut concevoir la ruine de ces wagons, ou le poids extraordinaire sous lequel gisaient les gens, ou encore la manière compliquée dont ils étaient tordus parmi le fer et le bois, la boue et l'eau.

Je ne veux pas être interrogé à l'enquête et je ne veux pas écrire à ce propos. Cela n'apportera rien de bon et je ne pourrais parler que de moi-même, ce qu'évidemment je ne souhaite pas. Je préfère rester très discret. J'ai une – je ne sais comment l'appeler – une disposition de l'esprit constitutionnelle (je suppose). Je n'ai absolument pas perdu mes moyens. Je me suis immédiatement souvenu que j'avais le manuscrit d'un roman avec moi, et je suis retourné dans le wagon pour le chercher.

Mais en écrivant ces quelques mots-souvenirs, je me sens trembler et dois m'arrêter.

Bien à vous,

C.D.

À suivre...

Des Rails #9, 10 avril 2010

« Le Chemin de fer au féminin »

[AT clôture 15/03/2010]

Le printemps des poètes s'annonçant sous la « Couleur femme », *Des Rails* s'associe à cet événement pour illustrer les femmes dans l'univers ferroviaire.

Ce numéro, sous la direction de Claudine Bertrand, accueille aussi bien la poésie que la prose autour de ce thème.

Les fichiers sont à envoyer en .doc ou .rtf à Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com) pour le 15 mars 2010.

Le guide de soumission des textes est disponible sur le site internet de la revue.

Des Rails #10, numéro de Noël 2010

[AT clôture 10/11/2010]

L'appel à textes pour le numéro de Noël à paraître le 10 décembre 2010 est en cours et sera clos le 10 novembre 2010.

Pour rappel, sachez que ce numéro est libre, il n'y a aucune contrainte de thème, seule la longueur des textes/poèmes est à respecter : 30 000 signes maximum. Les propositions doivent, bien évidemment, être en relation avec le chemin de fer.

Les fichiers sont à envoyer en .doc ou .rtf à Suzanne Vanweddigen (svanweddigen@gmail.com) ou Claudine Bertrand (claudine5000@hotmail.com).